



TITLE:

# La Grande Guerre vue à travers des anecdotes : notes sur la première série d'A la baïonnette

AUTHOR(S):

KUBO, Akihiro

---

CITATION:

KUBO, Akihiro. La Grande Guerre vue à travers des anecdotes : notes sur la première série d'A la baïonnette. ZINBUN 2011, 42: 87-110

ISSUE DATE:

2011-03

URL:

<https://doi.org/10.14989/139384>

RIGHT:

© Copyright March 2011, Institute for Research in Humanities Kyoto University.

## La Grande Guerre vue à travers des anecdotes : notes sur la première série d'*A la baïonnette*

Akihiro KUBO

### *A la baïonnette*, revue illustrée et satirique

En 2009, l'Institute for Research in Humanities de l'Université de Kyoto a fait l'acquisition de la collection complète d'*A la baïonnette*, un hebdomadaire français consacré entièrement à la Grande Guerre, fondé en janvier 1915, dont la publication recouvre la majeure partie de la période du conflit et de celle de la démobilisation, pour s'achever au début des « années folles » (le dernier numéro date du 22 avril 1920). La rédaction en fut d'abord assurée par Henriot, *alias* de Henri Maigrot, caricaturiste du *Charivari* et de *L'Illustration*. Son nom figura sur la couverture jusqu'au numéro 15 (1<sup>er</sup> mai 1915) en tant que rédacteur en chef (mais il ne cessa pas sa collaboration dans les numéros suivants). Sous sa direction, *A la baïonnette* se situe à la fois dans la tradition de la revue illustrée et satirique et parmi les revues et journaux patriotiques de l'époque.

Dans le premier numéro, le directeur définit la mission de la revue en ces termes :

Non certes, la guerre n'est pas gaie ; la guerre est horrible, sinistre, effroyable ... Nous le savons, ce qu'ils souffrent nos héros, dans la neige et dans la boue, sous les obus et sous les balles ! Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que, malgré tout, à côté de leur bravoure, nos « Poilus » ont conservé immuablement leur gaieté. C'est de cette gaieté que nous voulons être l'« Écho », sachant bien que pendant que les enfants se battent et rient, les mères, les sœurs, les fiancées pleurent ...<sup>1</sup>

La revue correspond ainsi à la politique de la propagande qui consiste à édulcorer la réalité des tranchées pour entretenir le « bon moral ». Or elle se propose de remplir cette tâche par des « anecdotes » :

---

<sup>1</sup> « A nos lecteurs », n°1, sans date (le 23 janvier 1915), p. 2. Sauf indication contraire, toutes les citations seront tirées d'*A la baïonnette*.

Nous recueillerons et rapporterons toutes les anecdotes de la vie du camp, de la tranchée, de la guerre aérienne ou navale : car il n'y a que les anecdotes qui fassent vivre l'Histoire<sup>2</sup>.

Ces anecdotes, anonymes dans la plupart des cas, sont réparties dans les rubriques « Échos du front », « Chez nous et chez eux », « Les pommes du voisin », « Notes et lectures », etc. Comme le suggèrent ces titres, nombreuses sont les anecdotes de seconde main (il en va de même pour les images). Cette pratique de la citation leur donne un statut ambigu : la référence à des journaux contribue à donner une crédibilité aux faits relatés, dont la « vérité » n'est pourtant nullement attestée. Les rédacteurs de la revue en étaient bien conscients, car ils ont parfois recours à l'autorité d'une source journalistique pour insister sur l'authenticité des anecdotes. Leur préoccupation de la vérité semble témoigner d'un désir de satisfaire la curiosité des lecteurs pour les grands événements et d'une intention de consolider la propagande. En tout cas, la revue emprunte à des revues et des journaux français, y compris aux journaux des tranchées, mais aussi à des périodiques anglais, espagnols, et même allemands ou japonais, même si l'exploitation des textes cités est souvent arbitraire (surtout lorsqu'il s'agit des sources allemandes).

Toutefois, la ligne éditoriale fut assez vite réorientée. Après 24 numéros, c'est-à-dire à partir du 8 juillet 1915, commence la « nouvelle série ». Ce renouvellement n'affecte pas le format (22 × 31.5 cm sur 16 pages, illustrations en couleurs et en noir et blanc), mais la facture des textes : les anecdotes anonymes cèdent désormais la place à des textes signés (des auteurs comme Pierre MacOrlan et Léo Larguier y contribuent régulièrement) et les illustrations de dessinateurs célèbres deviennent plus importantes. Parallèlement, le nombre des images et des articles empruntés à d'autres journaux diminue. Ainsi, l'hebdomadaire s'approche davantage d'une revue d'artistes, sans se départir pour autant du ton comique et guerrier de ses origines<sup>3</sup>.

Si la première série d'*A la baïonnette* est donc peut-être moins intéressante d'un point de vue artistique et littéraire, elle constitue néanmoins un document précieux pour comprendre les méthodes d'encadrement de l'opinion publique pendant la première période des hostilités, ou le « bourrage de crâne » en gestation. C'est dans cette perspective que nous nous intéresserons ici à ces anecdotes, pour en extraire quelques thèmes majeurs.

## Les causes de la guerre — la Revanche

Pour les rédacteurs et les lecteurs d'*A la baïonnette*, la guerre de 14-18 apparaît moins

---

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> Un autre changement important s'est opéré dans le numéro 16 de la nouvelle série, paru le 21 octobre 1915 : *A la baïonnette* devient *La Baïonnette*.

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

comme une guerre mondiale que comme une guerre franco-allemande, et donc comme l'occasion de la « Revanche ». Prenant ouvertement le parti d'attiser la haine contre les Allemands, la revue fait paraître des articles qui rappellent la guerre de 1870 : « Mais nos drapeaux, libres et victorieux, claquent au vent de la Revanche ! Revanche qu'espèrent longtemps les vieux drapeaux de 1870, les étendards de l'année terrible<sup>4</sup>. » Ce qui importe, c'est de ne pas répéter le même échec. Dans un autre article, on lit des propos qui soulignent la différence entre 1870 et 1914 :

En 1870, ce fut l'enthousiasme bruyant et tapageur d'une nation qui n'avait jamais été vaincue, et ne se souvenait que de Magenta, de Solferino. Les boulevards étaient illuminés ; une foule ignorante, pleine d'illusions, hélas ! criait : « A Berlin ! à Berlin ! » [...] En 1914, c'est une foule silencieuse, émue, certes, mais frémissante, prête à tous les devoirs, à tous les sacrifices, qui accueille l'ordre de mobilisation générale. Tout le monde doit partir, tout le monde partira ! Pas de chants, pas de cris... [...] Paris ressemble à un Paris de quatorze juillet<sup>5</sup>.

La défaite a assagi le peuple, qui s'engage maintenant dans la guerre avec une dévotion religieuse. L'auteur de ce texte (signé H., sans doute Henriot) rappelle une autre date mythique, celle de la Révolution, pour mettre la guerre actuelle en rapport avec la gloire républicaine.

Ce désir de marquer une nouvelle période dans l'histoire va jusqu'à faire proclamer l'avènement d'une « Ere nouvelle ». La guerre en cours est en effet « la guerre définitive », qui permettra de régler tous les problèmes de l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle :

La guerre actuelle n'est pas une guerre, c'est la guerre. La guerre définitive, je n'ose pas dire « kolossale » pour éviter de parler comme les Allemands. La guerre de laquelle naîtra un monde nouveau, aussi bien dans la forme des Etats que dans les idées, dans la mentalité de tous, dans l'ordre économique, dans l'ordre social. / Il semble que rien de ce qui s'est passé avant le 1<sup>er</sup> août 1914 ne compte dans l'Histoire. Si c'est une suite fatale, logique, inévitable d'un état de choses qui remonte à Iéna (1807), à 1815, à 1870, la guerre actuelle constitue l'Ere nouvelle de la Délivrance et de la Revanche du Droit<sup>6</sup>.

La « liquidation » est aussi un acte fondateur. Le récit de cette guerre deviendra alors un récit d'origine, c'est-à-dire une « Epopée », et le souvenir de la guerre de 1870 devra s'estomper devant la gloire de 1914 :

---

<sup>4</sup> « Nos drapeaux », n°1, le 23 janvier (nous indiquons désormais le jour et le mois), p. 6.

<sup>5</sup> « Deux déclarations de guerre : 1870=1914 », n°1, le 23 janvier, pp. 12-13.

<sup>6</sup> « L'Ere nouvelle », n°5, le 20 février, p. 66.

Mais pour les générations futures, une seule guerre comptera, rayonnera, celle de 1914–1915, celle pour laquelle tant de héros versent leur sang, déploient le plus magnifique héroïsme, afin de délivrer le monde d'une épouvantable domination, afin de faire triompher la civilisation sur la barbarie<sup>7</sup>.

Notons que ce sont surtout dans les premiers numéros qu'apparaissent ces propos qui peignent une France revancharde.

### **Les nouveaux modes de la guerre — la bataille dans les airs et la menace de Zeppelin**

Si la Grande Guerre est une « suite fatale » de la situation politique du siècle précédent, l'évolution des techniques de combat donne lieu à de nouveaux modes de guerre :

La « guerre de demain », la grande guerre que nous avons prévue depuis quarante-quatre ans, dont nous parlions toujours et à laquelle nous n'avons peut-être pas pensé assez souvent, aura bouleversé tous les plans des stratèges, et renversé toutes les prévisions. La masse formidable des troupes engagées, l'étendue des fronts de bataille, les engins nouveaux, les modes de combat sont autant de facteurs nouveaux dont, avec la plus brillante imagination, on ne pouvait prévoir ni l'ensemble, ni les détails<sup>8</sup>.

Ce qui caractérise la guerre actuelle est, selon l'auteur de cet article, le développement de l'art militaire de la guerre de tranchées. Toutefois, la nouveauté la plus patente se trouve dans l'air. On lit des récits qui témoignent des exploits des aviateurs français, comme Pégoud, Garros, etc. (« J'ai vu un duel à 2000 mètres dans les airs entre deux biplans : un aéroplane français et un aviatik allemand. etc.<sup>9</sup> »). Cependant, « la guerre dans les airs » apparaît plutôt comme une menace. Dans le numéro 21, daté du 12 juin 1915, on peut lire un article qui tente d'apaiser les lecteurs en les persuadant qu'« après des débuts militaires difficiles, notre armée de l'air a pris sur l'adversaire un ascendant définitif » :

Mais, empressons-nous de le dire, ces exploits retentissants, tels que raids au-dessus de Paris, au-

---

<sup>7</sup> *Idem.*

<sup>8</sup> « La vie dans les tranchées », n°1, le 23 janvier, p. 7.

<sup>9</sup> « La guerre dans les airs », n°4, le 13 février, pp. 50–51. Cf. « Au cours des deux premières années de la guerre, les duels aériens entre les « as » qui fascinèrent les opinions publiques, témoignent de la manière dont la vieille éthique guerrière, disparue dans la boue des tranchées, parvint paradoxalement à se réfugier dans l'arme la plus moderne. » (Stéphane Audoin-Rouzeau, « Avions et chars », in *Encyclopédie de la Grande Guerre* 14–18, Bayard, 2004, p. 264.)

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

dessus des côtes anglaises, n'étaient que bluff [*sic*]. Leur supériorité aérienne n'était qu'un mirage trompeur. Tout cela n'avait qu'un but, impressionner les non-combattants, pour répondre à cette doctrine qui veut que l'armée subisse les fluctuations morales d'une population civile qu'on a donc intérêt à affoler le plus possible<sup>10</sup>.

En 1915, cette menace est incarnée par Zeppelin. La couverture du numéro 4, sous-titrée « la visite des Zeppelins », atteste que les « civils » ne se sentaient plus en sécurité (*fig. 1*).

Les Zeppelins viennent la nuit pour attaquer les non-combattants. Une anecdote rédigée par Henriot le confirme sur un ton comique : un Parisien et sa famille passaient la soirée chez des amis habitant à Passy ; tard dans la nuit apparurent les Zeppelins : « Ça y est, les voilà... Ce sont eux... je ne serai pas fâché de les voir, ces fameux Zeppelins, dit Max Philibert, et il nous proposa de monter sur le toit ». Or, malgré l'assurance de leur hôte, ils préférèrent rentrer chez eux, dans une complète obscurité<sup>11</sup>.



fig. 1. « La visite des Zeppelins », n°4. On trouve dans la légende le dialogue suivant : « M. Smith (qui a le sommeil dur), éveillé par le bruit d'une bombe. — Allo Mary, vous faites beaucoup de bruit ce matin. » Ce dessin est de E.H. Shepard, tiré de *The Sketch*.

<sup>10</sup> « La France a reconquis la maîtrise de l'air », n°21, le 12 juin, p. 322. Par souci de vraisemblance sans doute, l'auteur de cet article convoque *Associated Press de New-York* qui aurait rapporté la supériorité des Français dans la bataille aérienne.

<sup>11</sup> « Lettre d'un Parisien », n°14, le 24 avril, p. 226. Notons que l'hebdomadaire fait paraître plusieurs illustrations qui montrent les Parisiens montant sur le toit pour ne pas louper ce spectacle nocturne.

AKIHIRO KUBO

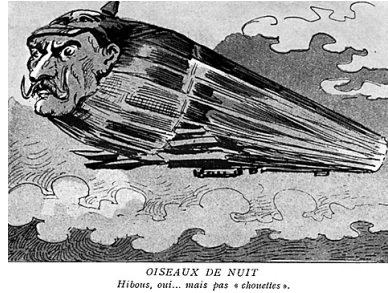


fig. 2. « Oiseaux de nuit », n°5.



fig. 3. « Folie des grandeurs et folie des hauteurs », n°18.

Une autre image suggère aussi que les Zeppelin sont des « oiseaux de nuit ». Comme ces images le montrent, ces « oiseaux » sont souvent représentés à l'effigie du « Kaiser » (fig. 2, 3).

Au même titre que le « kaiser », le Zeppelin est un symbole des Allemands. Aussi les attaques aériennes sont-elles interprétées comme un acte de barbarie : « La barbarie des temps

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

anciens avait prévu les zeppelins allant bombarder des villes ouvertes et tuer des vieillards, des femmes et des enfants !<sup>12</sup> ». « Les exploits des Zeppelins » est le titre d'un dessin : un homme endeuillé est assis à côté de sa femme morte ; sa fille pleure avec lui et dit : « Dis, p'tit père, maman n'avait pourtant pas pris part à la guerre... Alors pourquoi me l'ont-ils tuée ?<sup>13</sup> »

### Les ennemis

Les représentations des ennemis sont abondantes mais très irrégulièrement réparties : seules quelques images et anecdotes sont consacrées aux Turcs et aux Autrichiens, tandis que les Allemands prennent presque toute la place.

### L'atrocité

L'hebdomadaire s'acharne, le cas du Zeppelin en est une preuve, à imposer l'image des Allemands sous les traits de barbares. Nombreux sont les récits et images qui « témoignent » de leur atrocité. Sur le plan diplomatique, celle-ci se traduit par l'invasion de la Belgique : « On sait comment, considérant le traité qui garantissait la neutralité de la Belgique, les diplomates allemands le déchirèrent comme un chiffon de papier<sup>14</sup> ». Ce mot de « chiffon de papier », attribué au chancelier Theobald von Bethmann-Hollweg, est devenu en effet une expression courante pour rendre compte de l'attitude des Allemands à l'égard du Traité des XXIV articles qui garantissait la neutralité de la Belgique : « “ Chiffon de papier ! ” a dit le chancelier allemand, en parlant du traité garantissant la neutralité de la Belgique, traité au bas duquel l'Allemagne avait apposé sa signature, avec la certitude de trahir sa parole, lorsque l'occasion se présenterait<sup>15</sup> » ; « Chiffon de papier ! Comme le reste. Les Allemands, Prussiens et Autrichiens, l'ont déchiré [...] »<sup>16</sup>.

Dans ce « pays martyr », la violence des soldats allemands se confirme par leurs actes envers les femmes et les enfants. Citant un « document officiel » que le gouvernement belge aurait publié, un article rapporte une scène meurtrière :

Le jeudi 20 août, ils [les soldats allemands] s'emparent d'une jeune fille et de son père. Puis ils pénètrent dans la cave, et forcent la jeune fille à leur servir à boire. Je n'ose raconter leurs atrocités. Devant le père, ils tuent la pauvre enfant à coup de baïonnette<sup>17</sup>.

---

<sup>12</sup> « La guerre dans les airs », n°4, le 13 février, p. 50.

<sup>13</sup> N°21, le 12 juin, p. 326. Ce dessin est de Raemackers, tiré de *Daily Chronicle*.

<sup>14</sup> « L'Almanach de la guerre », n°2, le 30 janvier, p. 30.

<sup>15</sup> « La Neutralité de la Suisse », n°6, le 27 février, p. 85.

<sup>16</sup> « Un peu d'histoire », n°10, le 27 mars, p. 146.

<sup>17</sup> « Le pays martyr », n°2, le 30 janvier, p. 30.



Dans une autre anecdote, l'horreur touche au grotesque :

Parmi eux [les réfugiés belges], se trouve un pauvre enfant d'Haelen, âgé de huit ans. Il n'a plus de doigts aux mains : un Allemand féroce les lui a coupés d'un coup de sabre. / Et le petit, souriant, montre ses moignons entourés de linge blanc. / — J'ai confiance, dit-il... maman m'a dit que ça repousserait<sup>18</sup> !

Bien évidemment, l'atrocité ne prend pas seulement les Belges pour cibles. On lira par exemple une anecdote qui rapporte que les Allemands ont ouvert le feu avant que la guerre soit officiellement déclarée, et qu'ainsi ils ont tué un officier français qui leur avait poliment salués<sup>19</sup>. Une autre raconte qu'ils ont enflammé les tranchées par un liquide qui ressemblait au goudron. Cette attaque est commentée en ces termes : « Les Allemands poussent la barbarie au delà de tout ce qui se pourrait imaginer »<sup>20</sup>. Les Allemands sont décrits comme un peuple dénué de compassion : ils ont tué un soldat français qui, isolé de sa compagnie, avait vécu seul pendant sept mois dans des cavernes situées derrière les lignes ennemies. A leur place cependant, dit l'auteur de cette anecdote, « nos soldats se seraient bien gardés de le tuer : ils



L'INVENTAIRE DU CHATEAU  
— Quelles brutes!... Vous ne pouvez pas attendre pour allumer le feu que j'aie fini de mettre de côté pour moi des objets précieux?

fig. 4. « L'Inventaire de château », n°7.

<sup>18</sup> « Un épisode effroyable », n°1, le 23 janvier, p. 10.

<sup>19</sup> « La première victime de la guerre », n°1, le 23 janvier, p. 15.

<sup>20</sup> « La bataille des flammes », n°14, le 24 avril, p. 238.

<sup>21</sup> « L'homme des cavernes », n°24, le 3 juillet, p. 379.

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

lui auraient offert de la soupe<sup>21</sup> ». Par ailleurs, quand ils omettent de tuer les femmes et les enfants, ce n'est pas par pitié, mais parce que — c'est un prisonnier allemand qui parle — « la gabitaine nous a fait ortonné de ménager les munitions »<sup>22</sup>.

Il n'est pas seulement question de massacres, mais aussi de pillages (*fig. 4*).

On établit aussi un inventaire des objets volés. « Une patrouille de cavalerie a tué des militaires allemands qui conduisaient une automobile. » On y a trouvé deux malles qui contenaient : « 4 nappes marquées M. S. ; 1 drap ; 1 chemise de femme marquée M.B. ; 1 cache-corset de couleur blanc et rose ; 1 corsage et jupe en velours marqués Maison Richard Ruelens, 36, rue des Joyeuses-Entrées, Louvain [...] »<sup>23</sup>.

Le bombardement de la Cathédrale de Notre-Dame de Reims, qui eut lieu en septembre 1914, inspire ce dialogue :

Une explication de Boche prisonnier. / — Comment, lui demande-t-on, pouvez-vous être assez brutes pour démolir ou brûler des cathédrales ? / — La théorie nous ordonne, répond l'Allemand, de démolir tous les « ouvrages d'art » !<sup>24</sup>

Le mépris pour la culture est une autre expression de la barbarie. Celle-ci relève du « Kultur » allemand, dont la figure représentative est Richard Wagner. En observant dans les nuages les soldats allemands bombarder la ville, le musicien dit : « Qui sait comment ils ont pu comprendre ma musique<sup>25</sup> ».

On cherche à situer la barbarie dans son contexte historique. « La barbarie inchangée » est le titre d'un long article dans lequel Henriot dénonce, en citant l'historien Ernest Lavisse, la sauvagerie dont les armées allemandes ont fait preuve lors de la guerre de 1870<sup>26</sup>. Dans le même numéro, on se réfère cette fois-ci aux mémoires de Pierre de l'Estoile, qui relate les atrocités des « lansquenets » : après avoir fait semblant de se rendre, ceux-ci « tournèrent leurs armes contre ceux qui leur avaient sauvé la vie », ou « commencèrent à chasser aux enfants comme aux chiens, et en mangèrent trois<sup>27</sup> ». Toutefois, c'est Attila que l'on convoque le plus souvent (*fig. 5*).

Attila est considéré comme un ancêtre des Allemands. Ce choix procède d'un double objectif : souligner le caractère de *barbaroi* des Allemands, et rappeler la bataille des champs Catalauniques, à la suite de laquelle Attila a dû se replier vers l'Est. Dans cette perspective,

---

<sup>22</sup> « Humanité Boche », n°11, le 3 avril, p. 163.

<sup>23</sup> « Ce que volent les soldats de l'Empereur », n°11, le 3 avril, p. 167.

<sup>24</sup> « Une explication... », n°1, le 23 janvier, p. 10.

<sup>25</sup> « Pendant la bataille », n°9, le 20 mars, p. 143.

<sup>26</sup> « La barbarie inchangée », n°6, le 27 février, pp. 90–92.

<sup>27</sup> « Ca n'a pas changé », n°6, le 27 février, p. 95. L'auteur de cet article se réfère à *L'Echo de Paris*.



fig. 5. « Attila moderne », n°13.

Henriot essaie de faire ressortir la ressemblance entre le roi des Huns et l'empereur d'Allemagne par un jeu textuel. Il cite un texte d'Amédée Thierry, « Episodes de l'Histoire du V<sup>e</sup> siècle », dans lequel on lit le passage suivant :

« La Gaule, objet des convoitises des Huns, nominalement était occupée par les Romains, qu'Attila n'osait attaquer. Sous prétexte de frapper les Visigoths qui occupaient le sud de la Gaule, Attila déclara qu'il ne ferait que traverser les Gaules pour aller atteindre les Visigoths. C'est ce qu'il déclara formellement à l'empereur Valentinien, lui mandant de n'en point s'inquiéter, et qu'il partagerait le royaume des Visigoths avec lui. »

A cet « extrait textuel » est aussitôt juxtaposé un texte parallèle, dont la référence est censée être « le Livre jaune, les journaux et les communiqués du XX<sup>e</sup> siècle » :

La France, objet des convoitises allemandes, était défendue à l'Est par une barrière inexpugnable, et au nord, par la Belgique. Sous prétexte de frapper les Français, Guillaume déclara au roi Albert I<sup>er</sup> qu'il ne ferait que traverser la Belgique pour aller atteindre les Français. C'est ce qu'il déclara formellement au roi, lui mandant de ne point s'en inquiéter, et qu'il partagerait quelques territoires

<sup>28</sup> « Attila-Guillaume », n°8, le 13 mars, pp. 114–115.

français avec lui<sup>28</sup>.

En réalité, cet extrait, comme les autres, n'est qu'une réécriture d'une anecdote déjà parue dans *A la baïonnette*, ici calquée sur le patron textuel fourni par l'historien.

### ***L'espionnage — l'ennemi chez soi***

*A la baïonnette* insiste sur le fait que tous les Allemands qui se sont trouvés (et se trouvent) en France sont des espions. Dans nos vingt-quatre numéros, il y a plusieurs anecdotes qui « témoignent » de leurs activités. Dès le numéro 3, on commence à lancer une mise en garde :

Combien de fois a-t-on dénoncé en France l'espionnage allemand ! et malgré tous les avis, notre naïveté s'est toujours laissé [*sic*] prendre ; nous avons continué, sans les gêner le moins du monde, à leur permettre d'accomplir leur besogne<sup>29</sup>.

L'auteur de cet article rapporte ensuite l'histoire d'un espion allemand démasqué en Russie avant la guerre (mais la source de cette information n'est pas indiquée, malgré l'usage des guillemets). Un Allemand nommé Müller est déclaré mort. Ses compatriotes accomplissent la cérémonie funéraire. Quelques jours plus tard, un Russe rencontre par hasard ce même Müller, qu'il connaissait. Étonné, il lui demande une explication, que l'Allemand refuse en s'esquivant avec un sourire ambigu. Prévenues par ses soins, les autorités russes donnent l'ordre d'exhumer la bière et de l'ouvrir : elle ne contenait pas le corps, mais « vingt fusils de fabrique allemande ». Pire, on trouve « cinquante-huit bière analogues »<sup>30</sup>. Une autre anecdote rapporte que l'espion, en se déguisant en vieille femme, a pu pénétrer au sein de l'armée française. Il a réussi à indiquer aux armées allemandes un point stratégique par un jeu de lumière et a ainsi provoqué un incendie. Mais il a lui-même été tué par le bombardement allemand : « En quittant la ville, les zouaves virent à terre la figure grimaçante d'une créature dont le costume extérieur était celui d'une vieille femme et dont les dessous étaient ceux d'un uhlan<sup>31</sup> ».

Si l'espionnage allemand est efficace, c'est parce qu'il y a chez eux une « école d'espionnage »<sup>32</sup>, explique la revue en citant le *Matin*. De plus, « l'espionnage fait partie de la mentalité boche. Notre tempérament loyal et chevaleresque répugne à la trahison louche, à la lente préparation de la surprise et du renseignement<sup>33</sup> ». En effet, un article signé Sta. indique

---

<sup>29</sup> « L'espionnage allemand », n°3, le 6 février, p. 44.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> « La bataille des Flandres », n°13, le 17 avril, p. 203.

<sup>32</sup> « Une école d'espionnage », n°21, le 12 juin, p. 332.

<sup>33</sup> « L'espionnage allemand », n°12, le 10 avril, p. 181.

que des agents bien formés, non seulement des adultes mais aussi des enfants, se sont déjà infiltrés en France avant la guerre. Voici l'anecdote qu'il produit à l'appui de son allégation. Dans une pension pour « jeunes étrangers » créée par un ancien professeur français, vivaient deux enfants allemands « convenables et en apparence travailleurs ». Un jour, en entrant dans la chambre de l'un de ces élèves, il l'a surpris en train de cacher précipitamment une feuille. Croyant qu'il s'agissait d'une lettre d'amour, le professeur l'a confisquée. En réalité, c'était un plan circonstancié du village, portant toutes les indications sur l'emplacement de la ferme, des écuries, des maisons, etc. Interrogé par le professeur, le garçon a répondu en ces termes :

Monsieur, je n'en sais rien. Mais chaque mois, tout élève en France doit envoyer à son recteur, en Allemagne, le plan complet et les renseignements les plus précis sur la ville où il se trouve<sup>34</sup>.

Cette réplique, sans doute imaginaire, montre de manière allégorique que la guerre de 14-18 est une guerre « totale » : cet enfant est mobilisé et engagé dans la guerre et ce, sans le savoir.



fig. 6. « Le dernier espoir boche », n°17.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 182.

### ***La pénurie et le pain K.-K***

Les anecdotes et les images qui soulignent la pénurie sévissant en Allemagne sont aussi nombreuses que celles qui portent sur l'atrocité ou la barbarie des ennemis. On évoque le manque de pétrole ou de métaux, mais la disette alimentaire est la plus critique. En effet, la famine en Allemagne est évoquée à plusieurs reprises, comme le montre ce « témoignage » : « Des agents allemands achètent leurs chiens aux paysans de l'Ouest du Jutland. Ils paient jusqu'à 75 francs les chiens gras, destinés à faire des saucisses<sup>35</sup> ». Or c'est le « pain K.-K. » qui symbolise la famine (*fig. 6*).

Au vieux soldat qui va partir au front, sa femme demande : « Quand tu seras prisonnier, fais-moi parvenir de leur pain ! ». Sur la table, on voit un objet noir autour duquel flottent des petits « v ». En fait, les lettres « KK » gravées sur cet objet l'identifient comme une tranche de pain, et les « v » sont des mouches.

Le Pain K. ou le pain K.-K. (en allemand K-Brot ou KK-Brot) est la marque d'un pain dont la recette fut mise au point en Allemagne au début de la guerre de 14-18. La lettre K signifiant à la fois Kartoffel (pomme de terre) et Krieg (guerre), le pain K. ou K.-K. est un pain de guerre qui contient de la fécule de pomme de terre pour épargner la farine de blé. La différence entre le pain K. et le pain K.-K. consiste dans le taux de fécule de pomme de terre : les autorités allemandes ont décrété que le pain K. devait contenir plus de 5 pour cent de fécule de pomme de terre (le 28 octobre 1914, mais dès le mois suivant, le taux est élevé à 10 pour cent) et le pain K.-K., plus de 20 pour cent (vers janvier 1915)<sup>36</sup>.

*A la baïonnette* fait mention de ce pain dès le numéro 8 :

C'est la marque du nouveau pain de guerre, imposé aux Allemands par le gouvernement, à court de blé et de farine. / Le pain K-K ! / Bien le cas de dire : « Qui se rassemble [*sic*] s'assemble<sup>37</sup> ».

Dans un autre article, on retrouve l'assimilation de ce pain aux Allemands : « Les Allemands mangent du pain K.K. C'est l'instant de rappeler le mot de Brillat-Savarin ! / — Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai ce que tu es !<sup>38</sup> ». On se figure la joie méchante que devait procurer cette appellation aux lecteurs français. En effet, l'association entre K.-K. et « caca » est confirmée par un jeu de mots :

La tranchée, à X..., est remplie d'eau et de boue... et de débris de marmites. / On y patauge et, chose merveilleuse, on y est gai ! / Nos « bonshommes » appellent le bain de pied qu'ils prennent dans

---

<sup>35</sup> « Saucissons de chiens », n°11, le 3 avril, p. 175.

<sup>36</sup> Je remercie à Tatsushi Fujihara pour ces informations.

<sup>37</sup> « Le pain K=K. », n°8, le 13 mars, p. 124.

<sup>38</sup> « Une explication », n°10, le 27 mars, p. 154.

<sup>39</sup> « Bains à quatre sous », n°13, le 17 avril, p. 196.

toute cette crotte : « le bain K.-K. »<sup>39</sup>.

Aussi le pain K.-K. est-il un double aliment de la moquerie et du sentiment de supériorité à l'égard des Allemands. C'est sans doute pour cette raison qu'il est devenu l'un des sujets favoris de la revue, qui cite par exemple une lettre provenant de « Neun-Kirchen », dont la source reste toutefois obscure : « Votre pain est-il aussi mauvais que le nôtre ? A chaque instant j'en suis malade. Et maintenant, on en a si peu, une demie-livre seulement par jour. [...] »<sup>40</sup>. Dans un autre article, le pain K. est réputé être l'inspirateur des idées folles et vaines agitées par Edouard Bernstein sur le droit international<sup>41</sup>. Pour finir, une anecdote précise que le pain K.-K. n'est pas une invention des Allemands : Parmentier aurait déjà découvert le pain à la féculé de pomme de terre. Cette réappropriation vise à réaffirmer la supériorité des Français : « C'est ce pain de seconde classe, où l'inventeur ne voyait qu'une ressource désespérée en cas de désastre national, que les Boches sont si heureux de retrouver aujourd'hui pour tromper leur faim »<sup>42</sup>.

### **Les combattants français — les « poilus »**

Antithèses des ennemis et de la haine qu'ils inspirent, « nos » combattants et le patriotisme qui les anime figurent l'autre pôle de la revue qui, fidèle à sa profession de foi populaire, se préoccupe plutôt de rapporter les récits des simples soldats, les *poilus*, que de faire l'éloge des chefs militaires. On a rassemblé quelques traits significatifs de ce thème.

#### ***La baïonnette***

La baïonnette, qui est l'emblème de la revue, illustre l'idéal de la guerre : un combat traditionnel de corps à corps. Dans le premier numéro, H. (sans doute Henriot) exalte la bravoure du combat à la baïonnette en opposant celle-ci aux armes à feu, et en se référant à l'histoire. Rappelant son origine bayonnaise, donc française, il souligne que la baïonnette fut toujours l'arme préférée des Français. La fidélité à cette tradition sauvera, selon lui, le pays, et permettra d'accomplir la « revanche » :

A la baïonnette !... c'est le cri de grenadiers d'Austerlitz, des Marie-Louise de Lutzen et de Champaubert, c'est le cri qu'a entendu Montmirail, en 1814 et en 1914. Le cri du courage personnel, de la lutte poitrine contre poitrine, c'est le cri de l'offensive, de la Victoire, et de la revanche du Droit

---

<sup>40</sup> « L'effet du pain K. », n°15, le 1<sup>er</sup> mai, p. 231.

<sup>41</sup> « Les miracles du pain K », n°23, le 26 juin, p. 363.

<sup>42</sup> « Famine en Prusse », n°13, le 17 avril, p. 196.

<sup>43</sup> « A la baïonnette », n°1, le 23 janvier, p. 3.

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

que vient protéger la Force !...<sup>43</sup>

En effet, la baïonnette fait survivre l'image épique de la guerre, selon laquelle la lutte est l'expression du courage et de la force de chaque individu. La noblesse et l'exploit en sont les corollaires. Pourtant, on sait bien que la réalité était à l'opposé de cette légende. La Grande Guerre fut à la fois une guerre de masse et une guerre technologique, où les armes à feu pouvaient foudroyer d'un seul coup des milliers de personnes. Un autre rectificatif doit être tiré de la pratique de la guerre de tranchées. L'image du combattant fixée par les romans de guerre est loin d'être celle d'un homme qui se dresse contre l'ennemi avec fierté, mais bien plutôt celle d'un homme courbé et patageant dans la boue.

### *L'héroïsme*

Cependant, l'héroïsme peut prendre plusieurs formes, que l'hebdomadaire essaie de retracer, sinon d'inventer, par le truchement des anecdotes.

Dès le premier numéro, celles-ci attestent l'abnégation virile des combattants français : c'est l'histoire du colonel Loupoukhine, qui ne s'est pas laissé distraire de sa mission par la nouvelle de la mort de son fils unique<sup>44</sup>, ou celle du capitaine X..., qui, au moment où le médecin va lui amputer la jambe, refuse le chloroforme qu'on lui propose et demande de pouvoir allumer sa pipe<sup>45</sup>. L'abnégation et le courage viril qui se manifestent devant la blessure ou la mort sont, à n'en pas douter, deux caractères majeurs de l'héroïsme guerrier, et les récits de ce type foisonnent dans la revue. Voici une variation sur le courage du blessé :

A la tranchée de X... un *poilu* reçoit une balle dans le bras gauche. / — Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il à ses camarades... / Au même instant, une seconde balle lui traverse le bras droit. / — Cette fois, murmure-t-il, c'est plus sérieux... les deux font la paire... / il veut demeurer encore là, et on est obligé de lui donner l'ordre formel de se retirer !<sup>46</sup>

Une autre, de même nature, fait d'un jeune homme de dix-huit ans un héros. Ayant reçu une grave blessure à la jambe, ce jeune engagé volontaire ne veut pourtant pas se retirer du combat. Il supplie son camarade en ces termes :

« — Charge-moi mon fusil, je veux tirer encore. » / Les autres lui disaient : / « — Allons, tiens-toi tranquille, à présent ! » / — Alors il est fâché / « — Vous ne faites pas votre devoir si vous ne

---

<sup>44</sup> « Général et Père », n°1, le 23 janvier, pp. 5-6.

<sup>45</sup> « A l'ambulance », n°1, le 23 janvier, p. 6.

<sup>46</sup> « Nos héros », n°7, le 6 mars, p. 99. (En italique dans le texte.)

<sup>47</sup> « L'héroïsme de nos soldats », n°21, le 12 juin, p. 324.



chargez pas mon fusil<sup>47</sup>... [...] »

On loue par ailleurs le « stoïcisme » d'un soldat resté à son poste alors qu'un projectile avait tué son frère à côté de lui. Ce soldat, Louis Cornélis, dit : « Mon lieutenant, j'ai voulu faire mon devoir malgré tout. Mais c'était bien dur de voir mon pauvre frère déchiqueté à côté de moi<sup>48</sup> ». Enfin, le courage et l'abnégation, mêlés d'un humour pathétique, s'expriment chez un soldat au moment de sa propre mort :

Les héros simples. C'est un petit comédien, tout jeune, frais émoulu du Conservatoire. Et ses débuts, il les avait faits sur le grand théâtre de la guerre... A un des derniers combats du Nord, il était tombé avec deux balles dans la poitrine. Aux infirmiers qui le relevèrent et qui voulaient l'emporter, il eut la force de dire, dans un beau sourire. / — Merci, merci... Je suis heureux... Laissez... La pièce est finie... *Quelle belle sortie ! / Quelle belle entrée dans la gloire !*<sup>49</sup>

### ***La gaité dans la vie des tranchées — la poésie et la chanson***

Rappelons que l'hebdomadaire se proposait de rapporter la « gaité » des soldats. Dans cette perspective, il publie des reportages sur les détails de la vie dans les tranchées.

*« Le moral est excellent », telle est la phrase entendue dans la bouche de tous ceux qui reviennent du front ; nos poilus d'ailleurs se chargent eux-mêmes de nous en donner de nombreuses preuves, nous venons d'en recevoir une de plus avec le poème élaboré en attendant le coup de feu qu'un de nos lecteurs du front a bien voulu nous adresser [...]*<sup>50</sup>

Telle est la notice qui introduit le poème intitulé « La suppression du... K », qui préconise l'expulsion de la lettre K de la langue française<sup>51</sup>. De fait, poèmes et chansons sont considérés comme des expressions de la « bonne humeur ». Dans un article intitulé justement « Chansons de tranchées », l'auteur insiste sur les vertus de la chanson :

On y rit, on y chante, dans les tranchées, et Botrel, et Lucien Boyer égrènent de joyeux refrains de leur composition devant nos soldats qui reprennent en chœur le refrain. / Détails remarquable, on a toujours chanté dans les tranchées<sup>52</sup>.

---

<sup>48</sup> « Stoïcisme d'un soldat », n°19, le 29 mai, p. 303 (article tiré du *Courrier de l'armée belge*).

<sup>49</sup> « Un mot héroïque », n°5, le 20 février, p. 79. (En italique dans le texte.)

<sup>50</sup> « La gaité dans les tranchées », n°18, le 22 mai, p. 284. (En italique dans le texte.)

<sup>51</sup> Ce sujet se trouve également dans « Cousin germain » (n°6, le 27 février, p. 82).

<sup>52</sup> « Chansons de tranchées », n°4, le 13 février, p. 62. Théodore Botrel (1868–1925) et Lucien Boyer (1876–1942) sont chansonniers. Le premier est l'auteur de « Ma p'tite Mimi (Ma mitrailleuse) ».

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

C'est donc dans cet esprit que l'on rappelle un vieux chant de soldat : « J'aime l'oignon / Frit à l'huile [...] »<sup>53</sup>, et que l'on publie des chansons contemporaines, comme cet « Avec Joffre » dont nous transcrivons le refrain :

Avec Joffre (*bis*) / Même en y mettant le prix, / Avec Joffre (*bis*) / Ils n' viendront pas à Paris, / Avec Joffre (*bis*), / Car voilà que d' jour en jour / Avec Joffre (*bis*), / Guillaum' II a l' bras plus court<sup>54</sup>.

La chanson n'est pas la seule pratique musicale. Un « piano mécanique », qui est en réalité une caisse à lapin munie d'une manivelle derrière laquelle un soldat se cache pour jouer de l'harmonica, permet d'organiser une séance musicale improvisée : « Les « poilus » des autres escouades payaient 10 centimes, et le revenu servait à l'achat des seaux de vin que nous avons



fig. 7. Théodore Botrel, « Les chants du Bivouac » (dessin de Ray Ordner), n°23.

<sup>53</sup> « Chansons militaires », n°6, le 27 février, p.82.

<sup>54</sup> « Avec Joffre », n°3, le 6 février, p. 46.

<sup>55</sup> « Piano mécanique dans les tranchées », n°20, le 5 juin, p. 318.

bus en chœur, en entonnant la *Marseillaise*, pour clôturer la soirée<sup>55</sup> ». Dans une autre anecdote, il s'agit d'un concert avec un vrai piano : « Tandis que les obus pleuvaient, tour à tour, sur l'estrade improvisée et... en contre-bas, — contrairement aux usages, les volontaires du chant et des comiques genre Dranem donnèrent aux Allemands qui écoutaient la preuve que, chez nous, la gaieté ne perd jamais ses droits et cela pour la plus grande joie des camarades de la section<sup>56</sup> ».

### ***La camaraderie — note sur Gaspard de René Benjamin***

La camaraderie aussi est une vertu sur laquelle insiste l'hebdomadaire. Intéressons-nous à cet égard à une anecdote parue dans le numéro 16. Ce petit récit est intéressant à double titre : non seulement par sa valeur exemplaire sur la fraternité des soldats, mais aussi par sa diffusion, qui illustre le mécanisme de formation de l'image de la guerre.

Le petit sergent agonisait, mais ne mourait pas. Il avait toute sa tête, et il lui semblait, se raccrochant à la suprême espérance de ceux qui meurent la nuit, que, s'il atteignait le jour, peut-être encore il s'en tirerait. Mais le jour... le jour était si loin !... Il demandait l'heure toutes les minutes, avec angoisse. La sœur, patiente, lui répondait doucement. Vers minuit, comme il étouffait davantage, il dit : / — Est-il déjà quatre heures ? / Et la religieuse eut ce mot divin : / — Presque, mon petit... Encore un peu de courage, et on va être *rendu*... / Mais, soudain il se désespéra ; il se mit à pleurer ; il geignait : / « Il y a un coq... un coq qui, d'habitude, chante à quatre heures... » / Et il ne chantait pas. Le camarade de lit n'avait pas le cœur à dormir. Il venait d'entendre ces derniers mots. Il se dressa sur son séant, dans son lit, puis je le vis en descendre, enfiler sa culotte, et, furtif, à quatre pattes, il se coula hors du dortoir. / Et alors, vous entendez bien, au bout de deux minutes... le coq chanta. / C'était une voix un peu étrange, un peu éraillée, un peu trop humaine. Mais le petit sergent s'arrêta d'étouffer. / Ma... ma sœur, entendez-vous ? / — Je vous l'avais dit, fit-elle. Il est quatre heures. / Il avait confiance. Le jour allait paraître. Il mourut presque en souriant<sup>57</sup>.

Le rédacteur d'*la baïonnette* précise que cette anecdote, inscrite dans la rubrique « Les pommes du voisin », est tirée du *Journal*. Son circuit n'est cependant pas encore complet, parce que le récit aura encore une autre vie. Lisons maintenant un passage de *Gaspard*, de René Benjamin, qui connut un énorme succès (le livre se vendit à cent soixante-huit mille exemplaires et obtint le prix Goncourt en 1915) :

Le sergent agonisait, mais ne mourait pas. Il avait toute sa tête, et il lui semblait, se raccrochant à la suprême espérance de ceux qui meurent la nuit, que s'il atteignait le jour, peut-être encore il s'en

<sup>56</sup> « Un concert dans la tranchée », n°22, le 19 juin, p. 350.

<sup>57</sup> « Au chant du coq », n°16, le 8 mai, p. 254. (En italique dans le texte.)

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

tirerait. Mais le jour... le jour était si loin ! Il demandait l'heure toutes les minutes avec angoisse. La sœur, patiente, lui répondait doucement. Vers minuit, comme il étouffait davantage, il dit : / — Est-il bientôt quatre heures ? / Et la religieuse eut ce mot divin : / — Oui, mon petit... Encore un peu de courage et on va être « rendu... » / Mais soudain, il se désespéra ; il se mit à pleurer ; il geignait : « Y a un coq... un coq qui chante à quatre heures... » / Et il ne chantait pas. / Gaspard n'avait pas le cœur à dormir. Il venait d'entendre ces derniers mots. Il se dressa sur son séant, dans son lit, puis il rejeta ses couvertures, enfila sa culotte, et furtivement, à quatre pattes, il se coula hors du dortoir. / Et alors... alors au bout de deux minutes, le coq chanta. / C'était une voix un peu étrange, éraillée, un peu trop humaine. Mais le sergent s'arrêta d'étouffer : / — Ma... ma sœur, entendez-vous ? / Je vous l'avais dit, fit-elle. Il est quatre heures. / Il avait confiance : le jour allait paraître. Il mourut calmé, presque en souriant<sup>58</sup>.

Le numéro 16 d'*A la baïonnette* date du 8 mai 1915, tandis que *Gaspard* a paru, selon Jean-Norton Cru, en novembre de la même année<sup>59</sup>. Il faudrait en conclure que le romancier a repris cette anecdote presque littéralement pour l'intégrer dans son roman. Toutefois, il est possible que le texte de Benjamin ait été déjà rédigé avant la publication du roman ou que l'information de Cru ne soit pas exacte. Des recherches bibliographiques plus précises restent à faire.

### Les troupes coloniales

Parallèlement à la faible représentation des Autrichiens et des Turcs, au regard des Allemands, dans les textes d'exécration, les pages consacrées aux soldats anglais ou russes sont de loin moins importantes que celles qui concernent les soldats français. En revanche, on trouve plus souvent des anecdotes et des images qui concernent les soldats provenant des colonies d'Afrique du Nord : les zouaves, les turcos et les spahis. Par ailleurs, les numéros 8, 9 et 10 contiennent chacun un long article consacré entièrement aux soldats africains, qui rend compte de leurs histoires ou de leurs tempéraments respectifs (« Nos spahis », « Les Turcos », « Sénégalais et Marocains »).

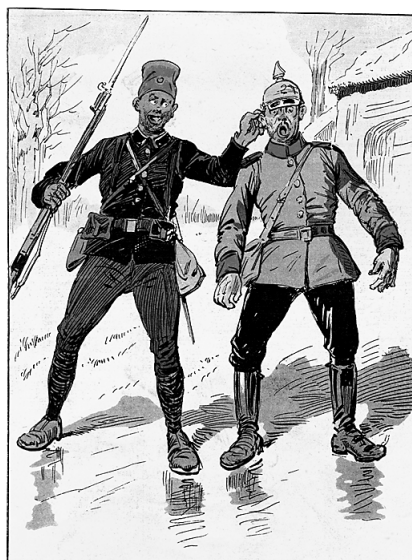
Ce qui les caractérise avant tout est leur langue. Lorsqu'il s'agit des « tirailleurs indigènes », la *mimesis* de leur langue est systématique. Voici une anecdote mettant en scène le tirailleur algérien Ali ben Moktar, qui fait le récit des opérations de la flotte anglo-française dans les Dardanelles : « Oh ! j'ai raconté bien, va. Voilà : L'escouade dis Anglis et di Francis grib (bientôt) il rentri à Stamboul. Déjà il a bombardé les forts turks, I dans quatre ou trois

---

<sup>58</sup> René Benjamin, *Gaspard*, A. Fayard & Cie, 1915, pp. 198–199.

<sup>59</sup> J.-N. Cru, *Témoins*, Presses Universitaires de Nancy, 2006, p. 568.

<sup>60</sup> « Un qui parle français », n°14, le 24 avril, p. 234.



— Ti voulais aller Maroc?... ti bien content... on va t'y envoyer.  
— Oui, mais c'était pas comme ça que j'avais rêvé !

fig. 8. n°7. La légende de l'illustration est la suivante : « — Ti voulais aller Maroc?... ti bien content... on va t'y envoyer. / — Oui, mais c'était pas comme ça que j'avais rêvé ! »

jours I va forci...<sup>60</sup>». Notons à cet égard que l'« argot des tranchées » était un objet de curiosité dès le début des hostilités et que des vocables arabes comme « nouba » ou « toubib » y ont trouvé leur place. La transcription phonétique répond donc à l'engouement des lecteurs pour ce langage.

Par ailleurs, les anecdotes et les images qui se rapportent aux zouaves et aux turcos tracent des stéréotypes : ardents et héroïques, ils ont en même temps un esprit simple, naïf et enfantin :

Nos tirailleurs indigènes sont de grands enfants. D'une bravoure à toute épreuve, d'un héroïsme magnifique quand ils se battent, ils sont sensibles comme des petites filles, pour un bobo. / Hier, à l'hôpital de X..., un major fait à l'un d'eux un pansement peu douloureux. Mais le noir pousse des cris lamentables. / — Est-ce que ta blessure te fait mal ? demande le docteur... / — Mais no, c'est pas li blessure qui fait zamaï mal, crie le tirailleur, c'est li médecin<sup>61</sup>.

<sup>61</sup> « Tout tirailleur a sa corde sensible », n°3, le 6 février, p. 35.

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

Dans un autre texte à l'honneur des turcos, l'auteur transcrit une chanson qui rend compte de leur caractère. On voit encore apparaître le terme d'« enfant » : « [ils] *sont de bons enfants... / Mais il ne faut pas qu'on les gêne, / Sans cela, la chose est certaine, / Les Turcos deviennent méchants*<sup>62</sup> ».

Une autre caractéristique sur laquelle insiste l'hebdomadaire est l'amour pour la France. L'auteur de « Sénégalais et Marocains » le souligne en ces termes :

Nos Africains sont joyeux de la guerre et de la France, où ils apportent des visages émerveillés ; leur perpétuel et vaste sourire, leur chantonement inlassable, la cordiale pantomime où s'exprime leur sympathie « pour le Monsieur et la Madame » sont la gaieté de notre front. Turc [*sic*], tirailleurs et spahis « font camarade » avec tous les éléments civils et militaires ; hier, les cavaliers algériens de notre cantonnement ont fait aux jeunes filles du village la galanterie d'une carte postale en franchise et en arabe. Ainsi l'Afrique du Nord devient l'Afrique du Pas-de-Calais<sup>63</sup>.

Dans une autre anecdote, un Sénégalais va jusqu'à s'identifier aux Français :

Un groupe de blessés se promène sur les boulevards. Parmi eux, se trouve un Sénégalais, colosse de deux mètres, à la figure tatouée, et dont la plaque d'identité attachée au poignet droit indique pourtant qu'il est de la classe 14. / A grands éclats de voix, il s'adresse à deux camarades et voici son argumentation : / — Un Sénégalais valoir deux Marocains, valoir trois tirailleurs, valoir trois Anglais, valoir quatre Allemands, / — Et combien de Français ? / — Nous Français, tranche-t-il avec orgueil<sup>64</sup>.

La dernière réplique est en réalité ambiguë : n'exprime-t-elle pas l'indignation contre le racisme plutôt que l'amour de la France ?

### Les femmes

*A la baïonnette* est une revue qui se veut « écho » de la vie des tranchées et qui s'intéresse aux « poilus ». Toutefois, les « héroïnes » n'y manquent pas. Sauf quelques cas exceptionnels, les personnages féminins se regroupent en trois types. Le premier est représenté par les épouses qui bravent l'interdiction formelle faite aux combattants de recevoir leur visite, pour tenter de les rejoindre en ayant recours à la ruse. Ce type de récit se répète à plusieurs reprises

---

<sup>62</sup> « Les Turcos », n°9, le 20 mars, p. 133. (En italique dans le texte.)

<sup>63</sup> « Sénégalais et Marocains », n°10, le 27 mars, p. 151.

<sup>64</sup> « Le raisonnement du Sénégalais », n°20, le 5 juin, p. 311. Cet épisode est « recyclé » dans « Parmi les Sénégalais » (n°23, le 26 juin, p. 364).

avec des variations de détails<sup>65</sup>.

Le deuxième, plus important, est celui de la femme vaillante. En effet, les femmes se distinguent moins par des vertus traditionnellement considérées comme féminines que par leur bravoure. Ainsi, on voit dès le premier numéro le récit de la « princesse Natacha », fille d'un général russe, qui se rend toute seule au front en qualité d'infirmière (« La petite princesse quitta ses beaux habits ; elle acheta une simple robe de bure, sur laquelle elle cousit la croix rouge russe, la croix orthodoxe<sup>66</sup> »). Quant à Mme Winterbottom, « femme d'un officier anglais et originaire de Boston », elle part en voiture pour chercher les blessés, bien que le chemin soit dangereux : « Avant qu'aucun autre se soit proposé, la grosse voiture grise descendit la route avec au volant la charmante figure de la jeune femme américaine. [...] Tandis que les obus passaient et éclataient au-dessus de leurs têtes, M. Thompson put constater que la courageuse jeune femme avait conservé tout son calme<sup>67</sup> ». Le récit de Mietje Bœuf semble être le favori des rédacteurs de la revue, car il est repris dans un autre numéro : après la destruction de sa maison par les bombardements, cette vieille Belge est restée dans son pays ; elle rencontre alors des soldats qui, du fait de sa gentillesse à leur égard, l'adoptent comme leur mère<sup>68</sup>. Enfin, l'article intitulé justement « Héroïnes » salue, en citant l'*Officiel*, l'héroïsme de Mlle Bouret, institutrice, qui a sauvé les registres de l'état civil de sa commune pendant la bataille, et rattache cet exemple à ceux des autres femmes héroïques de l'histoire : « Ces femmes héroïques sont les dignes descendantes de toutes les Françaises qui, dans les moments de péril, firent preuve du plus magnifique courage et même combattirent parfois parmi leurs frères ou leurs maris<sup>69</sup> ».

Comme cette phrase le suggère, il y a aussi des femmes soldats : « Il y en a qui ne se contentent pas de soigner les blessés, et de tricoter des passe-montagnes ou des chaussettes. / Il y en a qui voudraient aller se battre ! / Pourquoi pas ? ». Et l'auteur de cette anecdote puise la justification de cette prétention dans les numéros du *Moniteur* qui, en 1793 et 1794, relaient l'engagement des femmes dans les batailles de la République<sup>70</sup>.

Un autre article — long de trois pages — intitulé « Les femmes soldats », a une structure semblable : l'auteur rapporte qu'en Angleterre, les « suffragettes militantes » ont envisagé de créer « deux régiments de femmes », et que ce projet, grâce à l'aide de certains hommes politi-

<sup>65</sup> « Pas de femmes !... Pas de femmes ! tel est l'ordre du colonel ! » (n°5, le 20 février, p. 76) ; « Pas de femmes ! » (n°6, le 27 février, p. 93) ; « Un truc éventé » (n°18, le 22 mai, pp. 286-287) ; « 11 francs 93 » (n°21, le 12 juin, p. 93).

<sup>66</sup> « Nos amis les Russes », n°1, le 23 janvier, le 13 février, p. 4.

<sup>67</sup> « Une femme à travers les balles », n°4, le 13 février, p. 55.

<sup>68</sup> « La vieille persiste », n°20, le 5 juin, p. 311 ; « La vieille Bœuf », n°24, le 3 juillet, pp. 382-383.

<sup>69</sup> « Les Héroïnes », n°9, le 20 mars, p. 138.

<sup>70</sup> « Et les femmes ? », n°7, le 6 mars, p. 108.

## LA GRANDE GUERRE VUE À TRAVERS DES ANECDOTES

ques qui ont convaincu lord Kitchener, a abouti à un « corps de femmes volontaires anglaises, sous le commandement de la vicomtesse de Castbreagh », comptant 2000 femmes soldats, « vaillantes et pleines d'ardeur guerrière ». L'article se propose ensuite de recenser les femmes soldats qui, tout au long de l'histoire, se sont battues en dissimulant leur sexe, mais il en revient toujours en fait à la France des années 1792–1793<sup>71</sup> : ces femmes « combattant dans les rangs, les armées de la République et de l'Empire en ont compté des quantités. Beaucoup sont demeurées ignorées ; celles qui ont été blessées et soignées dans les ambulances ont bien été obligées d'avouer leur sexe ». Aussi verra-t-on derrière ces deux anecdotes un historien spécialiste de la période de la Révolution, qui voit d'un œil favorable l'engagement des femmes.

Le troisième type de personnage féminin se situe aux antipodes du précédent, puisqu'il s'agit des mères endeuillées. Les anecdotes qui les prennent pour sujet ne sont pas nombreuses, mais intéressantes dans la mesure où l'accent mis sur la misère et la cruauté de la guerre introduit une légère dissonance avec le ton gaillard qui prédomine dans la revue. Voici une anecdote sur une femme qui a perdu son fils unique :

L'affreux malheur est arrivé : son fils unique a été frappé en pleine poitrine : il est enterré là-bas, dans un humble cimetière de village, où l'on a pu lui creuser une tombe. / La douleur de la mère



fig. 9. « Les premières fleurs en Alsace » (dessain de Henriot), n°11.

<sup>71</sup> « Les femmes soldats », n°11, le 3 avril, pp. 170–172.



est immense, ai-je besoin de le dire ; mais hier, sur son visage pâli, j'ai surpris un sourire. / — Vous avez plus de courage ? lui demandai-je. / — Oui... j'ai un espoir... Il n'est plus avec moi, mais je le sens, c'est moi qui serai bientôt avec lui !<sup>72</sup>

Il y a aussi une mère qui, à la suite de la perte de son fils, n'est pas entraînée dans la mort, mais sombre dans la folie : cette femme se rend chaque matin à la poste pour demander, en vain, s'il n'y a pas de nouvelles de son fils. « Peu à peu, la malheureuse est devenue folle. / Maintenant elle ne va plus à la poste, mais on la voit continuellement accrochée sur la route à un poteau télégraphique. Elle reste immobile, les yeux hagards. / Et à tous les gens qui passent, elle murmure : / — J'attends une dépêche de mon fils<sup>73</sup> ».

Citons enfin l'histoire d'une mère qui perd son bébé. La femme fuyait les bombardements avec son enfant qui avait contracté une bronchite quelques jours auparavant. Un jour, la pluie commence à tomber. Elle s'abrite sous un arbre, mais c'est là que l'enfant trouve la mort... Le narrateur, en rapportant les paroles de cette mère désespérée, conclut son récit en ces termes : « la guerre actuelle [est] la plus atroce des boucheries depuis que le soleil éclaire notre humanité », sans oublier de souligner que toutes ces atrocités sont l'œuvre des « Barbares »<sup>74</sup>.

---

<sup>72</sup> « Un mot de mère », n°8, le 13 mars, p. 119. (Cette anecdote est reprise dans le n°17.)

<sup>73</sup> « Pauvre folle », n°12, le 10 avril, p. 186.

<sup>74</sup> « Notes de campagne », n°13, le 17 avril, pp. 203–204.